

**STUDI
FRANCESI**

Studi Francesi

Rivista quadrimestrale fondata da Franco Simone

150 (L | III) | 2006

Varia – fasc. III – settembre-dicembre 2006

Lectures d'enfance et destinée chez Alain-Fournier

Sylvie Sauvage



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/27038>

DOI : 10.4000/studifrancesi.27038

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006

Pagination : 496-517

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Sylvie Sauvage, « Lectures d'enfance et destinée chez Alain-Fournier », *Studi Francesi* [En ligne], 150 (L | III) | 2006, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/27038> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.27038>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Lectures d'enfance et destinée chez Alain-Fournier

«Ne croyez pas que le Destin
soit plus que la densité de l'Enfance.»¹

Rainer Maria Rilke

Il est rare lorsqu'on étudie l'itinéraire et l'œuvre d'un écrivain de se tourner vers les lectures qui nourrissent son enfance. Certes, faute de documents, la critique ne sait souvent rien d'elles. Mais ce n'est pas toujours le cas. En ce qui concerne les lectures d'enfance d'Alain-Fournier les témoignages abondent, riches, précis: ceux du romancier lui-même, de sa sœur Isabelle ou encore de son meilleur ami et beau-frère², Jacques Rivière. Pourtant, ils n'ont à ce jour que fort peu éveillé la curiosité des commentateurs du *Grand Meaulnes*³. L'habitude semble prise de considérer avec attention seulement les lectures qui jalonnent la vie d'un écrivain à l'âge adulte. Or, pour capitales que soient celles-ci, elles ne devraient pas nous faire oublier l'importance décisive, chez un être destiné à écrire, de ces «petits livres de l'enfance»⁴ évoqués par Rimbaud dans «Alchimie du Verbe» et à propos desquels Julien Gracq notait dans *En lisant, en écrivant*: «De telles lectures profondément incorporées dans les automatismes commençants de la plume sont peut-être pour la manière d'écrire ce que sont les impressions d'enfance pour la couleur, pour l'orient de la sensibilité: non choisies, souvent banales, toujours reprises et magnifiées par la maîtrise acquise des ressources de la langue, comme les lointains incohérents de l'enfance par la chimie savante du souvenir»⁵. L'auteur du *Rivage des Syrtes* formulait encore cette remarque bien faite pour stimuler la réflexion et la curiosité:

Combien il est difficile – et combien il serait intéressant – quand on étudie un écrivain, de déceler non pas les influences avouées, les grands intercesseurs dont il se réclame, ou qu'on réclamera plus tard pour lui, mais le tout-venant habituel de ses lectures de jeunesse, le tuf dont s'est nourrie au jour le jour, pêle-mêle et au petit bonheur, une adolescence littéraire affamée.⁶

De cet amour des livres né dans les premières années de la vie, les écrivains témoignent assez souvent si l'on y prend garde. Ainsi Graham Greene rédigea-t-il, en 1947, une préface à ses *Essais* entièrement consacrée à l'évocation de ses lectures de jeunesse; voici son début:

(1) *Élégies de Duino, Œuvres*, Paris, Seuil, 1972, t. 2, p. 333.

(2) Jacques Rivière épousa Isabelle Fournier le 24/08/1909.

(3) Seuls Nicole BOINET et Zbigniew NALIWAJEK ont manifesté quelque curiosité pour les livres de jeunesse d'Alain-Fournier dans leurs thèses: *La culture littéraire d'Alain-Fournier* (Université Paris IV-Sorbonne, 1986) et *Alain-Fournier romancier* (Université de Varsovie, 1990. Publiée à Orléans, Éditions Paradigme, 1997). N. Boinet s'est intéressée plus particulièrement aux manuels scolaires de l'écrivain. De son côté, Z. Naliwajek mentionne

au passage, en en soulignant l'intérêt, deux feuillets du «Petit Français illustré» lus par Fournier: *Robert le Diable et Cie* et *Willie, l'écolier anglais*. Henri Gillet citait lui aussi cette dernière histoire dans son article «Les enfances d'Alain-Fournier» paru en juillet 1934 dans *La Vie intellectuelle*, tome 30, ainsi qu'Alphonse Arend (voir «Alain-Fournier et la naissance du *Grand Meaulnes*», «Revue des langues vivantes», tome 20, 1954-1955).

(4) *Une saison en enfer, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1967, p. 232.

(5) Paris, Corti, 1991, p. 161.

(6) *Opus cit.*, p. 160.

Peut-être les livres n'ont-ils d'influence profonde sur notre vie qu'au cours de l'enfance. Plus tard, nous admirons, nous sommes divertis, parfois même amenés à modifier certaines opinions déjà faites, mais il y a bien des chances pour que nous ne trouvions dans les livres qu'une simple confirmation de ce qui est déjà dans notre esprit. (...)

Que tirons-nous aujourd'hui de nos lectures qui puisse égaler l'exaltation et la révélation de ces quatorze premières années? Il va de soi que j'apprendrais avec grand intérêt qu'un nouveau roman de E. M. Forster va paraître ce printemps, mais jamais je ne saurais comparer cette paisible attente (...) avec le bref coup au cœur, la jubilation angoissée que je ressentais en découvrant sur le rayon d'une librairie un roman de Rider Haggard (...). C'est dans ces tendres années qu'il convient de chercher le moment crucial, l'heure où la vie prit une orientation nouvelle dans son cheminement vers la mort.⁷

Pour qui s'intéresse à la naissance du désir créateur, il y a déjà de quoi réfléchir dans ces paroles simples et fortes par lesquelles un romancier d'âge mûr exprime son attachement aux lectures de sa jeunesse. Graham Greene souligne en effet non seulement le caractère spécifique du plaisir de lire ressenti durant l'enfance, l'empreinte indélébile laissée par ces livres dans la mémoire, mais aussi leurs conséquences sur la destinée du lecteur:

Je devais avoir alors à peu près quatorze ans – raconte-t-il – quand je pris sur l'étagère *The Viper of Milan* de miss Marjorie Bowen, ce fut vraiment, pour les bons comme pour les mauvais jours, l'avenir qui frappait à la porte. À partir de ce moment, je commençai à écrire.⁸

Nous nous tromperions en croyant qu'un tel mouvement de la pensée tournée vers les premières lectures n'appartient qu'à l'auteur des *Essais*. Récemment encore, cinq écrivains aussi différents qu'Alberto Manguel, Jean-Louis Baudry, Yves Bonnefoy⁹, J. M. G. Le Clézio ou Philippe Jaccottet¹⁰ ont parlé des livres qui marquèrent leur enfance en insistant sur la fascination exercée sur eux par les illustrations. Cette propriété des lectures d'enfance à susciter des rêveries durables, sources de créativité, chacun certainement en aura fait l'expérience. Les livres sont «nos vrais maîtres à rêver» affirmait Bachelard, cet amoureux des mots depuis son plus jeune âge, avant d'interroger: «Quand on entre vraiment dans la rêverie du livre, comment cesser de lire?»¹¹

«En écrivant», aurait pu répondre Proust qui, en 1905, revint lui aussi sur la magie de ces «charmantes lectures de l'enfance dont le souvenir doit rester pour chacun une bénédiction» car «il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré.»¹² De manière significative, *À la recherche du temps perdu*, ce récit-fleuve de la naissance et de l'accomplissement d'une vocation litté-

(7) «L'Enfance perdue», Préface aux *Essais* (reproduit dans *Roman*, n° 22, 1988, *L'Aventure*, pp. 15-16). Notons que ce témoignage sur le caractère inoubliable des premières lectures va dans le même sens que celui du héros de Jules Vallès dans *L'Enfant* (Paris, Multi-Éditions, 1946, p. 22).

(8) *Ibid.*, p. 19.

(9) Voir *Une histoire de la lecture* d'Alberto MANGUEL (Actes Sud, 1998, p. 24 à 30), *L'âge de la lecture* de Jean-Louis BAUDRY (Paris, Gallimard, 2000) et *Le Cœur-espace* d'Yves BONNEFOY (Tours, Éditions Scheer, 2001, pp. 39-40).

(10) J. M. G. Le Clézio durant l'émission télévisée de la collection «Un siècle d'écrivains» qui lui

a été consacrée sur FR3 le 08/06/1996, et Philippe Jaccottet dans un entretien avec Jean Roudaut, «La traversée de l'ombre», au cours duquel le poète affirme, après avoir parlé de *Michel Strogoff* et des *Mille et une nuits* lus et relus toute l'enfance: «À travers l'un et l'autre [de ces deux livres], la Russie et l'Orient sont entrés dans ma rêverie avec une intensité que je dirais volontiers magnétique» (*Le Magazine littéraire*, juin 1991, p. 110).

(11) *Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1989, p. 179.

(12) MARCEL PROUST, *Sur la lecture*, Éditions Mille et une nuits, 1994, pp. 26-7.

raire, s'ouvre par cette remarque du petit Marcel, réveillé après un court sommeil: «Je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, (...) il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage: une église, un quatuor, la rivalité de François 1^{er} et de Charles-Quint.»¹³

Ces lignes éclairent le fait, essentiel, que l'enfant vit dans le monde imaginaire de son livre bien après la fin de sa lecture. Dès lors, on devine le rôle que peuvent tenir les lectures de jeunesse dans la constitution du monde intérieur d'un écrivain.

Alain-Fournier, qui sut lire dès «l'âge de trois ans»¹⁴, offre un exemple remarquable de cette importance des premières lectures dans la naissance du désir créateur. Jacques Rivière l'affirmait d'ailleurs dans une conférence qu'il consacra à son beau-frère en 1918:

On ne saurait, je crois, souligner avec assez de force l'importance qu'ont eue ces lectures [d'enfance] sur la vocation d'Alain-Fournier. Il ne les a jamais désavouées, reniées, et je me souviens même que plus tard il essayait de m'en faire comprendre le prix.¹⁵

Au début de leur amitié, Fournier¹⁶ écrit en effet à Rivière à propos des livres dévorés dans l'enfance avec Isabelle:

Pour ce qui est des livres de prix, Dieu sait la place qu'ont tenue dans ma vie et dans celle de ma sœur ces caisses de livres d'or et de carton qui arrivaient tous les ans en juillet. Mes parents sont instituteurs.¹⁷

C'est cette place tenue par les lectures de jeunesse dans la vie et l'œuvre de l'auteur du *Grand Meaulnes* que nous souhaitons brièvement mettre en lumière ici.

Lorsqu'on s'interroge sur la relation de Fournier avec l'univers des livres, il convient de ne pas perdre de vue que du fait de la lecture passionnée des livres de prix reçus chaque été par ses parents, celui-ci connut bien avant son adolescence cette fièvre durant laquelle «le cœur fou robinsonne à travers les romans»¹⁸.

En plaçant cette aventure tout intérieure qu'est la lecture sous le signe de Robinson, «Roi de l'Aventure»¹⁹, Rimbaud souligne en une synthèse éclatante combien l'attrait irrépensible des romans est toujours désir d'évasion chez celui sur lequel il s'exerce dès la jeunesse.

Il est vrai que l'imagination tient lieu d'aile à l'homme, particulièrement durant son enfance. Henri Fournier et sa sœur furent très tôt des lecteurs boulimiques, insatiablement avides d'horizons nouveaux. L'un et l'autre ont à maintes reprises exprimé le caractère inoubliable de ces mille et une lectures partagées dans le grenier de la maison-école d'Épineuil. Dès lors, remonter à la genèse de cette «passion des romanesques aventures»²⁰ qu'en 1911, lisant *Le Rouge et le Noir*, Fournier sentit encore croître en lui, s'annonce chance de remonter aussi au point de naissance d'une vocation littéraire.

(13) *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1984, p. 11.

(14) ISABELLE RIVIÈRE, *Images d'Alain-Fournier*, Paris, Fayard, 1989, p. 15.

(15) *Rivière critique de Fournier*, AJRAF (c'est-à-dire Bulletin de l'Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier), n° 1, 1975, p. 16.

(16) «Alain-Fournier» est le demi-pseudonyme adopté par Henri Fournier en 1906 pour se distinguer d'un homonyme, champion de courses

automobiles célèbre à ce moment.

(17) *Correspondance Fournier-Rivière*, Paris, Gallimard, 1991, t. 1, 04/10/1905, p. 173.

(18) RIMBAUD, «Roman», *Poésies, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1967, p. 62.

(19) ISABELLE RIVIÈRE, *Images d'Alain-Fournier*, p. 47.

(20) *Lettres au Petit B...*, 16/02/1911, Paris, Fayard, 1986, p. 226.

Le romancier lui-même attire notre attention sur ces livres aimés dès l'enfance. En effet, *Robinson Crusoé* mais aussi *La Teppe aux Merles* (de S. Blandy), *L'Ami Benoît* (de B. de la Roche) et *La Roche aux mouettes* (de Jules Sandeau) se trouvent cités dans le chapitre du *Grand Meaulnes* «Le bohémien à l'école», sans oublier, dans les brouillons de l'œuvre, *Willie, l'écolier anglais*²¹ et *David Copperfield*: «Je passerai ce soir-là à Yarmouth ou à Plymouth au bord de la mer au grand ciel nuageux, dans les petites villes dont il était parlé dans *David Copperfield*»²², lit-on dans les ébauches de la première partie.

On apprécie d'autant mieux le caractère non négligeable des références à *Willie, l'écolier anglais* et à *David Copperfield*, ce «maître-livre, tissé à notre enfance – écrit Isabelle – tout aussi étroitement que le jardin profond, la classe même ou la claire voix de maman»²³, si l'on songe que les brouillons ne mentionnent les titres que de deux autres œuvres, *Pelléas et Mélisande*²⁴ et *Tess d'Urberville*²⁵, dont la critique a reconnu l'importance pour le romancier sur un double plan affectif et littéraire. De sorte que l'on pressent toute la justesse contenue dans la remarque de Christian Dédéyan:

Robinson Crusoé, Jules Verne, *Sans Famille* d'Hector Malot tissèrent d'heures décisives les jeunes années du conteur (...). Il n'est pas jusqu'aux livres de prix dévorés d'un regard avide, au *Tour de la France par deux enfants* qui ne soient, à quelque échelon, à quelque relais obscur du rêve intérieur où se hausse le génie, responsables du *Grand Meaulnes*.²⁶

«Responsables du *Grand Meaulnes*»? Oui, mais qu'est-ce à dire? De quelle façon, «responsables»? La redécouverte des romans lus et relus par Fournier enfant apporte cette double réponse, à la fois simple et complexe: en ayant marqué profondément son imagination et, par suite, en ayant joué de manière décisive sur sa destinée.

À la trace d'un motif obsédant

En 1910, dans une lettre à Jeanne Bruneau – l'inspiratrice de «Valentine» –, Henri Fournier affirma la survivance en lui de tout un pan du monde de son enfance par les lignes suivantes:

Je me rappelle le temps où, dans un salon de campagne, les dimanches soirs étaient de longs paradis silencieux. Les dames jouaient du piano, tandis que les enfants, assis sur des tapis épais, feuilletaient de grands livres pleins d'aventures et de Noël. Les petites filles avaient alors des toques de loutre. (...)

C'était un petit salon enfoncé, au coin de la maison, au croisement des deux routes du village. À la tombée de la nuit, parfois un homme passait à la hauteur de la croisée, silencieusement, sans qu'on entende le bruit de son pas. Il semblait être d'un autre monde.

Une partie de ma vie se passe dans cet autre monde. Un monde plein d'imaginations et de paradis enfantins. Ceux qui me connaissent très bien savent cela.²⁷

(21) Ce roman, signé par une étrange coïncidence A. F., a été publié en feuilletons dans un volume de 630 pages du *Petit Français illustré* que possédaient les Fournier, année 1892.

(22) Voir le *Dossier du Grand Meaulnes*, Paris, Garnier-Flammariion, 1986, pp. 397-509-498. Autre allusion aux «héros de Dickens»: p. 399.

(23) *Images d'Alain-Fournier*, p. 45.

(24) De Maurice Maeterlinck, mis en musique par Debussy en 1902.

(25) Du romancier anglais Thomas Hardy.

(26) *Alain-Fournier et la réalité secrète*, Paris, Sedes, 1967, p. 14.

(27) Lettre du 11/12/1910 citée par I. Rivière, *Vie et passion d'Alain-Fournier*, Paris, Fayard, 1989, p. 147.

Dans ce retour par la mémoire vers Épineuil²⁸, qui rappelle irrésistiblement les paroles de Baudelaire, «la Poésie est ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qui n'est complètement vrai que dans *un autre monde*»²⁹, nous aurions tort de ne voir qu'une rêverie passagère: cette description d'un salon où des enfants lisent avec bonheur, en hiver, va revenir à cinq reprises sous la plume de Fournier entre 1905 et 1913. Elle constitue l'un de ces «noyaux d'enfance»³⁰ sur lequel son imagination va constamment demeurer en travail. On mesure aussitôt l'intérêt qu'il peut y avoir à suivre de transposition en transposition la réapparition des mêmes obsédantes images, depuis les lettres de l'écrivain jusqu'au *Grand Meaulnes* et aux brouillons de l'œuvre, en passant par ses premiers essais poétiques.

Cinq ans avant la lettre adressée à «Valentine», voici ce qu'Henri Fournier écrivait de Lakanal à sa sœur Isabelle:

Cet après-midi, c'est un après-midi de jeudi; tout est dans le brouillard, le parc et la campagne. Ce sont toujours les heures les plus moroses et les plus embrumées de la semaine. Elles me font penser généralement à des après-midi d'enfants, dans des salons, où l'on joue du piano, où les petites filles ont des manchons et des toques de loutre, où l'on feuillette des gravures, où l'on joue au loto, dans des salons de Paris tout près, ou de province, très loin, dans des châteaux de village.³¹

Remarquons que si Isabelle prend soin de rappeler que le salon décrit par son frère à Jeanne est celui de la maison du notaire, à Épineuil, où leur mère les conduisait en visite, Fournier dans sa lettre à sa sœur ne le fait pas. Pourtant nous reconnaissons aisément dans les deux missives une variation sur le même thème. S'il situe de façon très imprécise le lieu évoqué («des salons de Paris tout près ou de province très loin»), c'est qu'il donne à lire à Isabelle moins la nostalgie d'un lieu réel que l'amorce de la création d'un monde romanesque³². Car c'est déjà un pan de l'œuvre future qui s'édifie sous nos yeux à partir de cette constellation d'images.

Cela est si vrai qu'on en observe la réapparition au début d'un texte écrit en 1908. Ce «Dialogue aux approches de Noël» publié dans *Miracles* s'ouvre ainsi:

Il ne fait pas encore nuit; mais la longue soirée d'hiver s'achève. L'homme de journées va monter au grenier et jeter du bois pour la veillée... Maintenant que nous avons fini le pain de nos quatre heures, accroupis (sur des poufs) derrière le grand pare-étincelles, et que nous ne pouvons plus lire, malgré les rideaux levés, dans le salon d'enfants obscurci, grande petite fille, ma grande petite fille, avec votre toque de velours et votre joue chauffée contre ma joue, il est temps de quitter votre château et de rentrer chez nous, puisque nous sommes mariés.³³

En guise de commentaire à cette page adressée à René Bichet, l'un de ses meilleurs amis, Fournier explique: «Je pensais d'abord l'envoyer rejoindre d'autres notes qui serviraient à mon livre d'après le régiment. Puis j'ai préféré, en ayant le temps, l'arranger ainsi en un poème tout seul. Mais ce n'est qu'une façon de le mieux

(28) Une note d'Isabelle Rivière dans *Vie et passion d'Alain-Fournier* situe précisément le salon auquel Fournier fait allusion: «le salon de la "Maison du Notaire" à Épineuil», écrit-elle (p. 147). Le romancier vécut de quatre à seize ans dans ce petit village du Cher auquel il resta toujours profondément attaché.

(29) Projet d'article écrit par Baudelaire en 1855, cité par Pascal Pia, *Baudelaire*, Paris, Seuil, 1982, p. 93.

(30) GASTON BACHELARD, *Poétique de la rêverie*,

Paris, PUF, 1989, p. 92.

(31) *Lettres à sa famille*, 30/11/1905, Paris, Fayard, 1986, p. 192.

(32) Si au contraire, lorsqu'il écrit à Jeanne, Fournier situe avec exactitude la scène décrite dans une «maison, au croisement des deux routes du village», c'est justement parce que pour celle-ci ce village n'existe pas; il ne peut être qu'un lieu imaginaire, la jeune femme ne connaissant pas Épineuil.

(33) *Miracles*, Paris, Garnier-Flammarion, 1986, p. 94.

conserver jusqu'au moment où il sera fondu dans le reste du livre d'après le service militaire. Il ne subsistera pas sous cette forme.»³⁴ La curiosité dès lors est vive de retrouver dans quelle partie de l'œuvre le «Dialogue» a été fondu. Tous ceux qui connaissent *Le Grand Meaulnes* auront reconnu dans ce texte les premières mesures de «la fête étrange» et plus particulièrement de la scène où Yvonne de Galais apparaît pour la première fois:

[Meaulnes entra] dans une pièce silencieuse (...). Là aussi c'était fête, mais fête pour les petits enfants. Les uns, assis sur des poufs, feuilletaient des albums ouverts sur leurs genoux; d'autres étaient accroupis par terre devant une chaise et, gravement, ils faisaient sur le siège un étalage d'images; d'autres, auprès du feu, ne disaient rien, ne faisaient rien mais ils écoutaient au loin, dans l'immense demeure, la rumeur de la fête. (...)

On entendait dans la pièce attenante jouer du piano. Meaulnes avançait curieusement la tête. C'était une sorte de petit salon-parloir, une femme ou une jeune fille (...) tournait le dos, jouant des airs de rondes ou de chansonnettes. Sur le divan, six ou sept petits garçons et petites filles rangés comme sur une image (...) écoutaient.

Meaulnes se trouvait là plongé dans le bonheur le plus calme du monde.

Sans bruit, tandis que la jeune fille continuait à jouer, il retourna s'asseoir dans la salle à manger, et ouvrant un des gros livres rouges épars sur la table, il commença distraitemment à lire. (...) Alors ce fut un rêve comme son rêve de jadis.³⁵

Ainsi se trouve dessinée devant nous, de saisissante façon, la courbe reliant entre elles les différentes reprises d'un même thème, depuis sa première apparition sous la plume de Fournier jusqu'à sa complète fusion au cœur du *Grand Meaulnes*. Chaque réécriture de ce motif poétique semble une nouvelle tentative de l'écrivain pour parvenir à libérer, tel Aladin penché sur sa lampe merveilleuse, le monde qu'il y pressentait contenu, ce «monde plein d'imaginaires et de paradis enfantins» dont il parlait à Jeanne dès 1910.

Mais cette image des enfants lisant par un beau soir de fête qui n'aura cessé de se présenter à son esprit avec l'acuité d'une vision, de quoi est-elle née? Nous pressentons, à sa genèse, un souvenir particulier enfoui dans les lointains de la mémoire. Isabelle Rivière se réfère à l'enfance vécue à Épineuil. Et sans doute le souvenir des après-midi passés à lire Jules Verne chez le notaire entre-t-il en ligne de compte. Toutefois, nous pensons qu'une telle image tire sa force d'une autre mémoire encore: celle des livres lus. Il nous semble en effet que derrière le leitmotiv cher au romancier se profile le souvenir d'un conte russe, *L'Arbre de Noël du paradis*, publié dans le volume du *Petit Français illustré* qu'Henri et sa sœur reçurent en cadeau et dont la relecture leur apporta, des années durant, une «immensité de bonheur»³⁶. Impossible, pour qui connaît bien l'œuvre et la personnalité d'Alain-Fournier, de ne pas être saisi à la lecture de ce conte tant il touche de près à son univers poétique. Même si cette histoire, à coup sûr lue et relue par lui, n'est pas citée dans les brouillons du *Grand Meaulnes* – à l'inverse de *Willie, l'écolier anglais*, héros dont l'image se superpose à la première esquisse du personnage de Frantz de Galais³⁷ –, le retentissement qu'elle eut dans son imagination ne fait guère de doute.

(34) *Lettres au petit B...*, Paris, Fayard, 1986, 05/12/1908, p. 127.

(35) *Le Grand Meaulnes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1986, p. 218. Dans l'un des brouillons du chapitre «Le jour des nocces», nous lisons aussi: «Tous les invités sont partis. (...) Alors dans le grand salon du bas où toute l'enfance s'est passée à feuilleter sur ce tapis des images, la tête devant le feu, Anne est restée seule avec lui» (*Dossier du*

Grand Meaulnes, p. 520).

(36) ISABELLE RIVIÈRE, *Images d'Alain-Fournier*, p. 50.

(37) Les brouillons du *Grand Meaulnes* évoquent explicitement, à deux reprises, *Willie, l'écolier anglais*, roman publié dans le même volume du «Petit Français illustré». Voir le *Dossier du Grand Meaulnes*, pp. 397-509.

Pour mieux apprécier de quelle façon le futur écrivain put être touché par *L'Arbre de Noël du paradis*, il convient de rappeler un passage de son roman, celui où Augustin, égaré en pleine campagne, fait halte dans une bergerie la veille de son arrivée aux Sablonnières:

Glacé jusqu'aux moelles, il se rappela un rêve – une vision plutôt, qu'il avait eue tout enfant, et dont il n'avait jamais parlé à personne: un matin, au lieu de s'éveiller dans sa chambre (...), il s'était trouvé dans une longue pièce verte, aux tentures pareilles à des feuillages. En ce lieu coulait une lumière si douce qu'on eût cru pouvoir la goûter. Près de la première fenêtre, une jeune fille cousait, le dos tourné, semblant attendre son réveil... Il n'avait pas eu la force de se glisser hors de son lit pour marcher dans cette demeure enchantée. Il s'était rendormi... Mais la prochaine fois, il jurait bien de se lever.³⁸

Jacques Rivière a expliqué que la première intention d'Alain-Fournier était de réveiller son lecteur directement au milieu de cette chambre verte, «de l'admettre sans préliminaires à la contemplation de la réalité seconde, du règne surnaturel» car pour lui «le *pays sans nom* n'était pas une pure invention de son imagination; il existait, il prétendait même y avoir été; c'était dans son souvenir qu'il le revoyait et non dans sa fantaisie»³⁹. Or, de ce désir initial d'écrire avec *Le Pays sans nom* «un livre entièrement féérique»⁴⁰, *L'Arbre de Noël du paradis* semble l'accomplissement. En effet, pour son héros comme pour Fournier, «la réalité est glissante, précaire, à peine solide, (...) elle craque tout de suite pour faire place à l'autre monde»⁴¹.

L'histoire, signée M. D., raconte l'aventure d'un petit garçon russe une nuit de Noël. Sa mère, qui l'élève seule, est trop pauvre pour acheter le traditionnel sapin. En ce soir de fête qui accuse particulièrement la misère de son foyer, Serzavka, loin de se résigner ou de se révolter, nourrit la conviction profonde qu'un miracle est possible, que Dieu lui offrira l'arbre tant désiré. La neige tombe si fort lorsque l'enfant part ramasser des copeaux chez le cordonnier pour chauffer sa chambre, qu'il s'égaré. Après s'être dirigé en vain «dans la direction [d'une] grande maison éclairée»⁴², comme Meaulnes au début de son aventure, Serzavka, pris de frayeur, se met à courir droit devant lui puis finit par s'endormir, épuisé, sur les marches d'un escalier. Il fait alors «un beau rêve», tel Augustin lors de sa halte:

Il lui semblait que toutes les étoiles du ciel se poursuivaient; pourtant il savait très bien que ce n'était pas des étoiles, mais des bougies multicolores qu'on allumait, et elles couraient, parce que des enfants s'amusaient à les prendre dans leurs mains et à les attacher à un grand arbre de Noël.

Malgré toute la peine qu'il se donnait pour découvrir cet arbre, il n'y pouvait parvenir, l'arbre étant placé trop haut. Il voulut se dresser sur la pointe des pieds pour mieux voir, mais au même moment il se sentit soulevé et emporté dans les airs par des mains invisibles.

– Où me portez-vous? demanda Serzavka.

– Au ciel! répondit une voix douce.

Serzavka fut très heureux de se sentir transporté au ciel, parce qu'il savait que l'arbre de Noël était là. Il sentait seulement que ce vol vertigineux l'essoufflait, que sa tête retombait en arrière, et que le vent gémissait autour de lui...⁴³

La réalité est à peine moins merveilleuse: le garçonnet dort sur les marches d'un

(38) *Le Grand Meaulnes*, «La bergerie», p. 202.

(39) *Rivière critique de Fournier*, AJRAF, n° 1, 1975, p. 17.

(40) *Ibid.*, plan de la conférence de Rivière sur Alain-Fournier, p. 11.

(41) *Ibid.*, p. 11.

(42) «Le Petit Français illustré», Paris, Armand Colin, n° 148, 26/12/1891, p. 38.

(43) *Ibid.*, p. 39.

palais où se prépare une grande fête pour enfants: «Le palais était en fête, des équipages défilaient sans cesse, et déversaient sur le perron un flot incessant de fillettes et de garçons emmitouffés de fourrures par-dessus leurs toilettes de bal. Un moment les voitures furent si nombreuses que chacune dut attendre son tour»⁴⁴. Lors de «la fête étrange», les Sablonnières offrent au regard ébloui de Meaulnes un spectacle semblable, Frantz ayant voulu «que la maison où sa fiancée entrerait ressemblât à un palais en fête»⁴⁵.

Toujours comme le héros d'Alain-Fournier, Serzavka – transporté au château par un laquais durant son sommeil – s'éveille dans une chambre si belle qu'il s'interroge: «N'était-ce pas son rêve qui recommençait, ce spectacle plus beau que tout ce qu'il avait vu en songe?»⁴⁶ Son exploration de la mystérieuse demeure le conduit à une «grande salle [où] brillaient des milliers de feux»: «Au milieu du salon se dressait un grand arbre de Noël» autour duquel «un essaim de beaux enfants couraient gaiement. Au même instant, une douce musique retentit; les enfants se prirent par la main et commencèrent à former une ronde autour de l'arbre. Serzavka remarqua que plusieurs d'entre eux avaient aux épaules de petites ailes (...). C'étaient de petits anges, il n'en pouvait douter».

Pendant que la jeunesse rit et danse, un vieil homme distribue cadeaux et billets de loterie. Lorsque celui-ci s'approche de Serzavka, l'enfant s'effraye:

Il était resté tout ce temps inaperçu, et maintenant tous les yeux étaient fixés sur lui. Il eut instinctivement honte de ses pauvres vêtements, mais à son immense surprise, il remarqua qu'il portait une veste brodée de soie et de jolis souliers vernis tout neufs.⁴⁷

Chacun se sera souvenu ici de l'angoisse de Meaulnes lors de «la fête étrange» avant qu'il n'enfile un gilet de soie et ne chausse de fins souliers: « Craignant à chaque instant que son manteau entr'ouvert ne laissât voir sa blouse de collégien, il alla se réfugier un instant dans la partie la plus paisible et la plus obscure de la demeure.»⁴⁸ Puis il entre dans le salon où Yvonne joue du piano entourée d'enfants occupés à feuilleter des livres, ce salon plein de paradis enfantins qui hantait l'imaginaire d'Alain-Fournier et qui rappelle beaucoup celui découvert par Serzavka.

La suite de l'aventure de l'enfant russe multiplie encore, d'étonnante façon, les correspondances avec celle de Meaulnes. Au lendemain de la fête étrange, Serzavka rentre chez lui devinant l'inquiétude de sa mère. Celle-ci a passé la nuit dans la plus grande angoisse: «Il lui semblait à chaque instant qu'elle entendait frapper aux carreaux, et que la voix de Serzavka l'appelait, elle courait à la porte, s'élançait au milieu de la rue, mais n'entendait que le bruit du vent qui fouettait la neige dans son visage.» Elle s'assoupit cependant.

Vers le matin, elle fut réveillée par un bruit de coups frappés aux carreaux. Elle ouvrit les yeux et poussa un cri de surprise.

N'était-ce pas un rêve?

Était-ce bien son petit Serzavka qui lui souriait derrière la vitre, vêtu d'un élégant paletot (...), coiffé d'une toque de fourrure et les mains pleines de jouets?⁴⁹

De retour à Sainte-Agathe après son «étrange aventure»⁵⁰, Meaulnes signale sa

(44) *Ibid.*, p. 40.

(45) *Le Grand Meaulnes*, «La fête étrange», p. 216.

(46) *Le Petit Français illustré*, p. 40.

(47) *Ibid.*, p. 40.

(48) *Le Grand Meaulnes*, «La fête étrange», p. 218.

(49) *Ibid.*, p. 41.

(50) *Le Grand Meaulnes*, «L'aventure», p. 194.

présence de la même façon: «Un coup brusque au carreau nous fit lever la tête. Dressé contre la porte, nous aperçûmes le grand Meaulnes secouant avant d'entrer le givre de sa blouse, la tête haute et comme ébloui!»⁵¹ Le chapitre s'intitule d'ailleurs, «On frappe au carreau».

Au-delà de cette similitude de détails, sur laquelle nous nous interrogerons, l'identité des sentiments retirés par Meaulnes et Serzavka de leur belle aventure s'avère remarquable: Meaulnes conserve l'impression d'avoir fait «un bond dans le Paradis»⁵², tout comme le héros de *L'Arbre de Noël du paradis*. Lorsqu'un invité de la fête donnée au palais demande à Serzavka: «Sais-tu où tu es maintenant?», l'enfant répond avec simplicité: «Au ciel»⁵³ tant la réalité seconde est pour lui familière. C'est que le mouvement naturel de son imagination le prédispose, comme Alain-Fournier nous dit Jacques Rivière, «au chimérisme jusque dans la vie quotidienne» qu'il embellissait et «se rendait plus profonde, plus douloureuse. Tout était naturellement aventure pour lui, et aventure presque toujours comme surnaturelle. Les choses qui lui arrivaient avaient un sens second, une double portée. Il voyait les êtres même auxquels il avait affaire profondément transformés, à demi angélisés déjà.»⁵⁴ Tel est bien Serzavka aux yeux duquel les enfants de la fête sont de «petits anges». Aussi n'avons-nous pas de mal à imaginer comme le jeune Henri Fournier dut se reconnaître en lui.

Le thème prédominant du conte, Noël, contribua certainement aussi à fasciner le futur romancier. On ne saurait oublier que «la fête étrange» baigne dans l'atmosphère qui prélude à cette période de l'année puisque la fuite d'Augustin a lieu «environ huit jours avant Noël.»⁵⁵ Cette fête conciliatrice du merveilleux profane et du merveilleux sacré, avec sa potentialité de miracles, fut toujours pour Fournier un moment mystérieux, lourd de promesses et de désirs. Il n'est que de songer à Dickens, si aimé par lui, pour mieux percevoir ce qu'une telle fête peut représenter dans l'imaginaire d'un écrivain profondément attaché à l'enfance, ce thème étant, selon Sylvère Monod, «peut-être le plus central» de son œuvre. Dickens, qui garda «toute sa vie une faculté quasi malade d'être ému au plus haut degré par la pensée de l'enfance et le regret de l'enfance»⁵⁶, écrivit en effet plusieurs volumes de contes de Noël. Loin de ressentir l'émerveillement inspiré à Serzavka par le sapin de Noël comme un élément secondaire ou puéril de l'histoire, Fournier put au contraire y être très sensible et graver pour cela encore plus profondément ce conte dans sa mémoire.

Que penser enfin de tant d'analogies entre *L'Arbre de Noël du paradis* et *Le Grand Meaulnes*? La présence des mêmes singuliers détails dans l'aventure d'Augustin et dans celle de Serzavka ne nous semble pas le fruit du hasard. Fournier avait probablement beaucoup aimé ce conte du *Petit Français illustré* lu et relu durant toute sa jeunesse. Isabelle affirmait que son frère «rêva de récrire»⁵⁷ les histoires de ce

(51) *Ibid.*, «On frappe au carreau», p. 182. Ajoutons que ce détail des coups donnés aux carreaux apparaît aussi lorsque la mère de Meaulnes, angoissée par la disparition de son fils, se présente pour la première fois chez les Seurel: «Où est-il passé? Mon Dieu!» disait-elle à mi-voix. (...) Et entre chaque phrase, elle frappait au carreau trois petits coups à peine perceptibles» («Le pensionnaire», p. 162).

(52) «La grande nouvelle», p. 315.

(53) «Le Petit Français illustré», n° 148, 26/12/1891, p. 40.

(54) *Rivière critique de Fournier*, AJRAF, n° 1, 1975, p. 11.

(55) *Le Grand Meaulnes*, «Après quatre heures», p. 167.

(56) S. MONOD, *Préface aux Nouveaux Contes de Noël* de Dickens, Saverne, Union Bibliophile de France, 1946, p. 13. Parmi les œuvres de Dickens consacrées à Noël, citons par exemple ces deux séries d'ouvrages: *Christmas Books* et *Christmas Stories*. Signalons que dans un volume de dictées qu'Henri Fournier, selon sa sœur, connaissait «par cœur» (*Images d'Alain-Fournier*, p. 54), figure «L'Arbre de Noël» de Charles Dickens (*Dictées de première année. Cours moyen pour enfants de neuf à onze ans*, Larive et Fleury, Paris, Armand Colin, 1886, p. 28).

(57) Voir *Images d'Alain-Fournier*, pp. 51-52. Précisons ici que nous ne savons pas si Fournier possédait encore ce volume du «Petit Français illus-

volume dont ils furent privés un temps. Mais nous serions mal inspirés de voir dans un tel désir une quelconque preuve de servilité. En voulant «récrire» ces histoires, Alain-Fournier voulait surtout, poussé par son désir créateur, se donner la joie de les réinventer. Lui-même s'est exprimé sur cette question, en 1911, dans son courrier littéraire à *Paris-Journal*:

M. Léon Bocquet note, dans la *Revue Bleue*, de frappantes analogies entre la dernière féerie de M. Maurice Maeterlinck et certain épisode de J. M. Barrie, *Le Petit Oiseau blanc*, qui est devenu, à la scène, le légendaire et merveilleux *Peter Pan*.

Mais, dit M. Léon Bocquet, cette imitation-là, s'il convient d'oser le mot, n'est pas un esclavage. Elle est telle que l'entendirent les plus grands de nos classiques, entre autres La Fontaine et Molière, M. Maurice Maeterlinck transforme et recrée...⁵⁸

D'autre part, il se peut aussi que le souvenir de *L'Arbre de Noël du paradis* ait alimenté l'imagination romanesque d'Alain-Fournier à son insu. Nous nous trouverions alors en présence d'un exemple de cryptomnésie (ou souvenir caché) comparable à celui relevé par Jung dans l'œuvre de Nietzsche. À la lecture d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, Jung reconnut en effet, à sa grande surprise, un extrait d'un livre de bord publié en 1835, bien que Nietzsche n'y fit aucune allusion. Encore en vie, la sœur de l'écrivain confirma à Jung qu'elle avait effectivement lu ce livre avec son frère quand elle avait onze ans. D'après le contexte, Jung estima qu'il était impensable que Nietzsche se soit rendu compte qu'il récrivait une page lue dans son adolescence; et de conclure: «Cinquante ans après, l'histoire avait inopinément resurgi dans son esprit conscient.»⁵⁹

Fait remarquable, qu'il s'agisse d'Alain-Fournier et du petit conte russe, de Maeterlinck et de *Peter Pan*, ou encore de Nietzsche et du récit découvert par lui à quinze ans, l'œuvre remémorée – consciemment ou non – se rattache chaque fois au monde de l'enfance. Ne serait-ce pas l'esprit d'enfance qui assure ainsi, chez les trois écrivains, «la continuité des rêveries de la grande enfance et des rêveries de poète»⁶⁰ qu'évoque Bachelard? Il y a tout lieu de le croire si l'on songe aux paroles de Rivière prononcées lors d'une conférence consacrée à son beau-frère:

Il était persuadé que le monde de l'enfance, avec sa profondeur et ses mystères insondables, avec ses bouleversantes aventures, était tout autre chose qu'une fantasmagorie; il ne pouvait s'en détacher comme d'un rêve qu'on laisse sur le rivage de la nuit, (...) il continuait de se sentir venu de là et se fût tenu pour déshonoré s'il eût renié son origine. Tout ce qu'il avait vu à travers ses livres de prix, toutes les déformations extraordinaires qu'il avait fait subir aux histoires et aux descriptions banales qu'il y avait trouvées, il en maintenait la réalité intégrale et absolue. Et maintenant c'était ce pays sublime et monstrueux de son enfance qu'il voulait évoquer directement.⁶¹

tré» lorsqu'il écrivit *Le Grand Meaulnes*. Interrogé à ce sujet, Alain Rivière, son neveu, nous a expliqué que ce livre n'avait jamais été en sa possession et qu'il ignorait quand le «Petit Français illustré» avait disparu. Est-ce à l'occasion d'un déménagement des Fournier alors que l'écrivain était encore enfant? Nous en doutons, connaissant l'attachement très vif d'Henri et de sa sœur pour cet ouvrage. Est-ce en 1914, au moment où le romancier, avant de partir vers le front, plaça tous les livres qu'il chérissait dans une malle confiée à Madame Simone, mais retrou-

vée forcée, vide, par Isabelle Rivière? Nul ne le sait.

(58) *Chroniques et Critiques* d'Alain-Fournier, Paris, Le Cherche-Midi, 1991, 20/02/1911, p. 280.

(59) *L'homme et ses symboles*, Paris, Laffont, 1992, p. 37. Voir l'extrait du livre de bord et le texte correspondant rédigé par Nietzsche p. 311 de cet ouvrage.

(60) *Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1989, p. 85.

(61) *Rivière critique de Fournier*, AJRAF, n° 1, 1975, p. 17.

On comprend mieux alors pourquoi, loin de désavouer ses lectures d'enfance, Fournier chercha au contraire à en faire sentir tout le prix à Rivière. Comment le romancier n'aurait-il pas saisi leur importance? Car Jacques Rivière n'exagérait nullement lorsqu'il affirmait qu'elles contribuèrent «pour une grande part à lui faire cette âme romanesque et un peu chimérique dont il a tant souffert mais dont aussi son talent fut alimenté.»⁶² Dans ses *Confessions*⁶³, Jean-Jacques Rousseau se fait d'ailleurs une remarque identique à propos des lectures de son enfance. C'est que pour lui comme pour Fournier, les premiers livres aimés jouèrent le même rôle capital; ils marquèrent profondément leur imagination, influèrent sur leur personnalité, au point d'orienter souterrainement leur destinée.

À l'horizon des aventures: la mer et l'Angleterre. Lecture et destinée

Dans sa conférence de 1918, Jacques Rivière a témoigné du fait que la lecture des romans d'aventures anglais de Stevenson, Conrad, Kipling ou Wells fut «l'étincelle qui mit le feu au talent d'Alain-Fournier». «L'influence de la troisième catégorie de livres qui ait modelé son inspiration, celle des romans d'aventures»⁶⁴, l'aïda en effet à comprendre que ses dons étaient ceux d'un romancier plus que d'un poète et que pour toucher le lecteur, l'aventure de Meaulnes demandait à être racontée, construite étape par étape, et non pas suggérée. Ainsi l'œuvre à naître, de purement poétique qu'elle avait été jusqu'alors dans son esprit, devint-elle, comme lui-même l'annonçait dès l'été 1910, «un roman d'aventures et de découvertes.»⁶⁵

L'itinéraire riche en rebondissements d'Augustin jusqu'au château mystérieux, les déplacements incessants de Frantz et Meaulnes, signes de leur irrépensible besoin d'évasion, enfin le thème de la mer qui parcourt tout le roman à travers un réseau d'images et de métaphores marines, soulignent nettement les affinités du *Grand Meaulnes* avec le genre du roman d'aventures.

Pour qui est familier des romans de Stevenson, de De Foe, de Kipling – écrit Adeline Lesot – l'aventure n'est guère concevable sans la présence de la mer. Ainsi peut-on expliquer l'importance de ce thème dans *Le Grand Meaulnes*.⁶⁶

C'est oublier que dès l'enfance, en raison de toutes les aventures maritimes lues par Fournier, la mer occupa une grande place dans son imaginaire. Jacques Rivière le rappelle au début de sa préface à *Miracles*: «Entraîné (...) par la lecture effrénée des livres de prix que recevaient ses parents chaque année (...), Fournier s'était mis très tôt à imaginer l'inconnu et à le chercher. Comme il était naturel, dans ce plein milieu des terres, devant son horizon immobile, il s'était particulièrement épris de l'océan.»⁶⁷

Il s'en éprit effectivement au point qu'à quinze ans, souhaitant devenir officier de marine, il partit préparer le Borda à l'École Navale de Brest. Il semble que l'amour de la mer ait pris dans son imagination exactement la forme et la force d'une «invi-

(62) *Ibid.*, p. 16.

(63) «Je ne sais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi (...). Ces émotions confuses que j'éprouvais coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir. (...) De ces intéressantes

lectures, (...) se forma (...) ce caractère indomptable et fier (...) qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie», *Les Confessions*, Paris, Classiques Garnier, 1980, Livre premier, pp. 7-8-9.

(64) AJRAF, n° 1, 1975, p. 19.

(65) *Correspondance Fournier-Rivière*, t. 2, 11/08/1910, p. 381.

(66) *Ecrire des romans comme on les conçoit en Angleterre*, AJRAF, n° 15/16, p. 88.

(67) Page 6.

tation au voyage». Lorsque nous lisons ces vers de Baudelaire, ce sont aux rêves du jeune Alain-Fournier que nous pensons:

Un matin nous partons le cerveau plein de flamme, / Le cœur gros de rancune et de désirs amers, / Et nous allons, suivant le rythme de la lame, / Berçant notre infini sur le fini des mers.

Il était bien adolescent, un de

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues, / Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon, / De vastes voluptés changeantes, inconnues, / Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom!⁶⁸

René Bizet, l'un de ses camarades au lycée Voltaire, rapporte que l'écrivain disait en classe de quatrième: «Je serai marin pour faire des voyages»⁶⁹ tout en avouant n'avoir jamais vu la mer. Mais Fournier avait suffisamment dévoré de livres hantés par la rumeur des flots pour aspirer à d'autres horizons. La mer n'est-elle pas fabuleuse précisément parce qu'elle «fabule le lointain»? Le héros des mers revient toujours de loin; il revient «d'un au-delà; il ne parle jamais de rivage.»⁷⁰ Et tel semble bien le rêve maritime d'Henri Fournier: éperdu désir d'immensité, invitation à quelque mystérieuse aventure, à quelque «départ admirable»⁷¹. Même si, ne se sentant pas dans sa voie, il abandonna l'École Navale au bout d'une année pour retourner à Bourges passer son baccalauréat et préparer ensuite le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure, l'océan ne cessa jamais de le fasciner. Les poèmes de *Miracles* et *Le Grand Meaulnes* le prouvent assez: la présence de la mer s'y fait obsédante.

Aussi était-il inévitable que Seurel, Meaulnes et Frantz, triple émanation de leur créateur, reflètent chacun à leur manière la nostalgie maritime de celui-ci: Frantz est aspirant de marine et sa première apparition dans le roman le montre sifflotant «une espèce d'air marin, comme en chantent pour s'égayer le cœur, les matelots et les filles dans les cabarets des ports.» Certains paysans invités à ses noces paraissent «être d'anciens marins. Près d'eux dînaient d'autres vieux qui leur ressemblaient (...) mais il était aisé de voir que ceux-ci n'avaient jamais navigué plus loin que le bout du canton; et s'ils avaient tangué, roulé plus de mille fois sous les averse et dans le vent, c'était pour ce dur voyage sans péril qui consiste à creuser le sillon jusqu'au bout de son champ et à retourner ensuite la charrue...» Meaulnes ressemble lui aussi à «ces marins qui n'ont pu se déshabituer de faire le quart et qui, au fond de leurs propriétés bretonnes, se lèvent et s'habillent à l'heure réglementaire pour surveiller la nuit terrienne.» Quant à Seurel, la caresse d'un vent légèrement humide sur sa joue lui semble «comme l'embrun de la mer»⁷².

À tourner les pages des livres d'enfance de l'écrivain, on ne s'étonne plus que le désir d'être marin ait germé chez un adolescent pourtant passionnément attaché aux terres de son Berry natal, car dans cette autre patrie que furent pour lui les livres, la mer se profile immuablement à l'horizon des aventures. C'est particulièrement vrai pour *Le Chancellor, Vingt mille lieues sous les mers, L'Île mystérieuse*⁷³ de Jules Verne,

(68) *Les Fleurs du Mal*, «Le Voyage», Paris, Le livre de poche, 1983, p. 170.

(69) *Alain-Fournier au lycée Voltaire*, «L'Ami du Lettré», 1924, p. 270.

(70) BACHELARD, *L'Eau et les Rêves*, Paris, Corti, 1985, p. 207.

(71) *Miracles*, «Madeleine», p. 114.

(72) *Le Grand Meaulnes*, pp. 229-215-190-332.

(73) La figure du Capitaine Nemo marqua Fournier comme le révèlent ces lignes adressées par lui à André Lhote: «Le Capitaine Nemo de Jules Verne, l'homme qui possède toute science et toute fortune terrestre. À la fin de *L'Île mystérieuse* dans le sous-marin qu'il s'est fait construire, il joue de l'orgue, tristement, au fond des mers» (*La Peinture, le Cœur et l'Esprit*, Bordeaux, William Blake and Co, 1986, 20/02/1910, p. 59).

Robinson Crusoé (dont le souvenir donne son titre au troisième chapitre du *Grand Meaulnes*), sans oublier *Yves Kerhelo*⁷⁴, délicieuse histoire d'un orphelin devenu mousse sur «La Belle Yvonne», *La Roche aux mouettes* de Jules Sandeau ou encore *David Copperfield*, si fortement habité par «la grande voix de la mer clamant son éternel "Jamais plus!"»⁷⁵

On conçoit alors qu'Alain-Fournier, imprégné comme il le fut par ces lectures maintes et maintes fois reprises, ait pu établir un lien récurrent dans *Le Grand Meaulnes* entre le motif de l'aventure et celui des vagues. Dès les premières phrases du roman, cette association des deux motifs apparaît, exprimée en une cadence parfaite: «demeure d'où partirent et où revinrent se briser, comme des vagues sur un rocher désert, nos aventures.»

La seconde partie du *Grand Meaulnes* s'ouvre de même que la précédente par une évocation de l'aventure liée à l'image de la vague marine: ce fut «un jeudi soir, vers la fin du mois, que la première nouvelle du Domaine étrange, la première vague de cette aventure dont nous ne reparlions pas arriva jusqu'à nous.»⁷⁶

Au fil des pages, le naufrage des aventures idéales de l'adolescence va laisser place à un motif des plus explicites puisqu'il s'agit de celui de l'épave, complété, justement, par celui du naufrage. Il est vrai que ces images de naufrages et d'épaves sont des plus frappantes pour traduire la perte des illusions et l'abandon de projets précisément *tombés à l'eau*. Sans doute est-ce parce que le projet de carrière dans la marine fut pour Henri Fournier le premier de ses rêves d'aventures à avoir échoué que le lien entre le thème de la mer et celui de l'échec de l'aventure devint si étroit dans son œuvre.

Ainsi l'attelage perdu d'Augustin revient-il à Sainte-Agathe, «tel une épave qu'eût ramenée la haute mer – la première épave et la dernière, peut-être, de l'aventure de Meaulnes.»⁷⁷ La même image resurgit lorsqu'Yvonne apprend à Meaulnes la ruine du beau Domaine mystérieux: «Il s'enquerrait de tout cela, avec une passion insolite, comme s'il eût voulu se persuader que rien ne subsistait de sa belle aventure, que la jeune fille ne lui rapporterait pas une épave, capable de prouver qu'ils n'avaient pas rêvé tous les deux, comme le plongeur rapporte du fond de l'eau un caillou et des algues.»⁷⁸ Cette réapparition du motif de l'épave souligne bien *"that it is a fundamental law of [Meaulnes] quest for happiness that the object of the quest should remain unattainable."*⁷⁹

Mais avant même le début de son aventure, c'est déjà sous le signe du naufrage qu'Augustin se trouve présenté; Seurel l'observant dans la lueur magique de la forge ne se dit-il pas: «Je pensai soudain à cette image de *Robinson Crusoé* où l'on voit l'adolescent anglais avant son grand départ, "fréquentant la boutique d'un vannier"»⁸⁰? Quelle indication que ce rapprochement entre Meaulnes et le jeune Robinson, Robinson «Roi de l'aventure, (...) magicien de toute évvasion: Robinson Crusoé, père de tous les rêves maritimes et désirés naufrages!»⁸¹: il laisse deviner à la fois l'avenir tourmenté de Meaulnes et «la passion des romanesques aventures»⁸² logée dans le cœur du narrateur Seurel.

(74) De Marie Delorme. Publié dans la Bibliothèque du petit Français en 1891.

(75) DICKENS, *David Copperfield*, Paris, Le livre de poche, 1969, t. 2, p. 276.

(76) *Le Grand Meaulnes*, «Le grand jeu» p. 240.

(77) *Ibid.*, «La voiture qui revient», p. 180.

(78) *Ibid.*, «La partie de plaisir», p. 324.

(79) STEPHAN ULLMAN, *The Image in the modern French novel*, Cambridge University Press, 1960,

p. 104. Nous traduirons ainsi: «que c'est pour Meaulnes une loi fondamentale de la quête du bonheur que l'objet de celle-ci doit rester impossible à atteindre.»

(80) *Le Grand Meaulnes*, «Je fréquentais la boutique d'un vannier», p. 172.

(81) I. RIVIÈRE, *Images d'Alain-Fournier*, p. 47.

(82) *Lettres au petit B...*, 16/02/1911, p. 226.

Ce motif du naufrage, nous le retrouvons de manière prévisible dans le chapitre «Le jour des noces» puisque l'aventure de Meaulnes était d'avance placée sous le signe de la solitude et des épreuves. Meaulnes et Yvonne viennent de s'unir, mais le chapitre s'ouvre sur cette tonalité de désastre: «Pour celui qui ne veut pas être heureux, il n'a qu'à monter dans son grenier et il entendra, jusqu'au soir, siffler et gémir les naufrages». ⁸³ Nous ne tarderons guère à savoir qui seront les naufragés. Nous lisons en effet peu après, à propos du jeune couple: «Comme deux passagers dans un bateau à la dérive (les brouillons ajoutaient: «et que la mort va surprendre»), ils sont, dans le grand vent d'hiver, deux amants enfermés avec le bonheur.» ⁸⁴

Difficile ici de ne pas se rappeler l'atmosphère pareillement dramatique du chapitre de *David Copperfield* au cours duquel Steerforth fait naufrage et meurt, de même que Ham parti le secourir en pleine tempête. Comme Meaulnes, c'est sous le signe menaçant, prémonitoire, du naufrage que Steerforth nous est présenté lorsqu'au soir des fiançailles d'Emily et Ham il en vient à décrire à ces gens heureux un affreux naufrage comme s'il le voyait, cela avant de faire chanter à Daniel Peggotty, *Quand les vents d'orage soufflent, soufflent, soufflent* puis d'entonner à son tour une chanson de marin d'une voix si belle, si pathétique, qu'elle donne à David «l'impression que le vent qui se traînait lugubrement autour de la maison et murmurait sourdement tandis que nous nous taisions, était venu écouter.» ⁸⁵

Du roman de Dickens au *Grand Meaulnes*, les correspondances sont nombreuses. Non pas sans doute qu'Alain-Fournier l'ait cherché. Même si nous savons qu'il rêva un temps de récrire certaines histoires aimées dans son enfance, nous ne pensons pas qu'il emprunta quoi que ce soit au romancier anglais. Nous inclinons plutôt à croire qu'en lisant pour la première fois *David Copperfield*, Fournier y reconnut beaucoup de lui-même, comme Montherlant trouva à neuf ans dans *Quo Vadis* «une brusque révélation» ⁸⁶ de sa personnalité. De sorte que l'œuvre de Dickens put particulièrement susciter son désir créateur, ce que confirme sa sœur: «Comment penser désormais que l'existence puisse offrir un autre but que de se mettre un jour, comme Davy, à raconter sur du papier blanc des histoires?» ⁸⁷ Et quel encouragement à ne pas rejeter dans l'oubli les premières lectures que l'attachement indéfectible de David à son vieux *Livre des crocodiles*, précieux de contenir les souvenirs et les rêves de l'enfance, ces racines profondes de sa vocation littéraire. Les multiples allusions qui y sont faites d'un bout à l'autre de l'œuvre sont de ce point de vue significatives.

La propension des auteurs de romans d'aventures à faire état de leurs lectures d'enfance est d'ailleurs suffisamment frappante pour qu'on s'y arrête un instant. Ces écrivains évoquent en effet volontiers les romans maritimes, «toutes les îles mystérieuses de Jules Verne et autres extraordinaires tribulations à tranches dorées et cartonnages rouges qui enchantèrent leur jeunesse.» ⁸⁸ C'est le cas pour Dickens, Fournier, ou Stevenson qui attribuait son sentiment dramatique et la musicalité de sa prose aux contes que sa nurse lui lisait chaque soir, mais aussi pour Graham Greene, Michel Le Bris ⁸⁹ ou encore Michel Chaillou, fasciné depuis toujours par *Vingt mille*

(83) *Le Grand Meaulnes*, p. 330.

(84) *Ibid.*, «Les gens heureux», p. 337. Voir le Dossier du *Grand Meaulnes*, p. 520.

(85) *David Copperfield*, Paris, Le livre de poche, 1969, t. 1, p. 381.

(86) Voici le commentaire de Montherlant à propos de sa lecture de *Quo Vadis*: «J'avais neuf ans. Influence n'est pas le mot. Ce fut, exactement, une brusque révélation de ce que j'étais et étais déjà en entier. Je retrouvais quelque chose de moi dans Néron, dans Pétrone, dans Vinicius, même dans Aulus

Plautus. Et mon antipathie pour l'apôtre Pierre et les chrétiens en général, révélait, elle aussi, une tendance enracinée en moi profondément» (lettre citée par P. Kosko dans *Un best-seller 1900: Quo Vadis*, Paris, Corti, 1960, p. 130).

(87) *Images d'Alain-Fournier*, p. 45.

(88) ÉMILE ZAVIE, *Naissance et déclin du roman d'aventures*, «L'Ami du Lettré», 1924, p. 194.

(89) Voir «Roman», n° 22, 1988, *L'Aventure*, p. 6 et p. 31 à 37.

lieux sous les mers et *L'Île au Trésor*, sans oublier Georges-Olivier Châteaureynaud et François Coupry dont le témoignage, *Nous, fils de Tintin*⁹⁰, est à cet égard fort intéressant.

Que les romanciers de l'aventure gardent particulièrement vivace en eux le goût de l'enfance avec ses espoirs, ses audaces, ses désirs infinis, semblable concert de voix en persuade aisément. Si tout roman d'aventures s'élabore dans le souvenir des grands auteurs, qu'il s'agisse de Verne, Conrad ou De Foe, c'est peut-être parce que pour chacun, écrire l'aventure consiste à faire le pari de retrouver l'enfance perdue, l'enfance et ses bien-aimées figures mythiques, l'enfance passée dans la liberté fabuleuse des livres.

L'aventure, expliquait Stevenson, est la forme du roman, non sa matière. Les rêves de l'enfance: telle semble bien la matière du roman d'aventures, comme le suggère ce commentaire de Marcel Schwob à propos de *L'Île au Trésor* qui, dit-il, «s'impose à nous avec la précision obsédante d'un rêve, sans doute parce que sa matière est celle d'un rêve, des rêves de notre enfance et des livres qui l'ont nourrie.»⁹¹ André Dupont fait presque la même remarque à propos du *Grand Meaulnes* dont le héros «audacieux et têtue, (...) saisit l'oiseau bleu par les ailes et nous rapporte sous sa blouse usée, toute la féerie de nos rêves d'enfant.»⁹²

On aperçoit ici en quoi l'œuvre d'Alain-Fournier se découvre parente avec celle de Stevenson: Fournier, Stevenson et Dickens se rejoignent spontanément dans une fidélité au monde de l'enfance et à un imaginaire de l'aventure où la mer, image même de l'infini et de son désir, ne saurait être absente. Ainsi s'expliquerait que l'air du large souffle si souvent dans les romans d'aventures.

Puisque nous abordons la question si complexe des relations qu'entretiennent les œuvres d'un même genre littéraire entre elles, souvenons-nous de l'importante remarque d'Albert Thibaudet: «Il est certain que le roman d'aventures a récrit *L'Odyssée* ou *Robinson Crusoé*, (...) ces réécritures, (...) c'est la vie même de l'art. (...) Et mettre à nu ces thèmes, apercevoir le permanent, c'est la vie même de la critique.»⁹³ Toute création artistique soulève en effet la question de l'immense et compliqué palimpseste de la mémoire. «Toute œuvre est reconduction de celle qui la précède. Tout est héritage»⁹⁴ déclarait Malraux en se souvenant probablement que les Muses sont filles de Mnémosyne. Et cela semble particulièrement vrai en ce qui concerne le roman d'aventures, hanté, régénéré, inspiré de génération en génération par ses grands modèles. Ceux qu'aima Fournier dans sa jeunesse en offrent d'ailleurs un bon exemple: il en est peu qui au passage ou de façon appuyée n'évoquent le patron de l'Aventure, *Robinson Crusoé*. Aussi ne semble-t-il possible d'appréhender «la vie même de l'art» qu'en prenant acte, comme le fait Thibaudet, du caractère presque organique d'une littérature vivifiée, non par l'imitation servile de ses références, mais par la perpétuelle réinvention des rêves et des thèmes qui en constituaient la matière.

On regrette alors que la découverte d'une parenté de thèmes entre deux romans d'aventures suffise parfois à faire crier au plagiat et à transformer la mise à nu d'une thématique propre à un genre littéraire (cette «vie même de la critique» disait Thibaudet) en procès d'intention.

C'est dans cet esprit qu'André Lebois, aiguillonné par les nombreux parallélismes observés entre le livre d'Alain-Fournier et *La Disparition du grand Krauze* de Jules Girardin – dont on ignore si Fournier le lut jamais – rédigea un article visant à prouver, avec force ironie⁹⁵, la dette de l'auteur du *Grand Meaulnes* envers Girardin

(90) *Ibid.*, p. 54 à 66.

(91) Cité par Michel Le Bris, *ibid.*, p. 34.

(92) *La Phalange*, 20/02/1914.

(93) *Réflexions sur le roman*, Paris, Gallimard,

1963, p. 71.

(94) Dans l'émission «Un siècle d'écrivains» qui lui a été consacrée sur FR3 le 13/11/1996.

(95) Citons par exemple ces lignes: «Les com-

et le manque d'originalité de son œuvre. Or si la communauté de thèmes – l'évasion de l'écolier, la vie quotidienne d'un village bouleversée, le cirque et les saltimbanques, l'amitié entre compagnons de classe – est certes frappante entre les deux romans, la connaissance des autres livres d'enfance d'Henri Fournier eût permis à André Lebois de constater que tous ces thèmes se retrouvent à l'envi dans les romans d'aventures qui enchantèrent le romancier, et après lui des générations de lecteurs jusqu'à la nôtre, parce qu'il est impossible «d'atteindre à une certaine profondeur de l'aventure humaine sans rejoindre le vaste souterrain des archétypes qui animent et animeront toujours toutes les quêtes de tous les temps.»⁹⁶ Ce n'est en effet pas à la nouveauté des thèmes contenus dans une œuvre – qui d'évidence sont éternels – que se révèlent la sincérité et l'originalité d'un romancier, mais à sa faculté à créer un monde en retrouvant pour cela les images archétypales fondamentales qui constituent l'héritage de l'esprit humain.

La connaissance des premiers livres d'Henri Fournier s'avère précieuse dès lors que l'on se tourne vers eux, non plus avec la volonté d'y trouver la «clé» ou le «modèle» du *Grand Meaulnes*, mais pour observer leur incidence dans la vie de l'écrivain, cette «sorte d'œuvre en marge de l'œuvre» vers laquelle, notait Albert Béguin, le critique ne doit se tourner que pour «trouver mieux cette source d'où jaillit l'intonation personnelle et irremplaçable d'un poète: cet accent dont il infléchit pareillement ses actes et ses écrits.»⁹⁷ Tel est le cas ici, puisque le désir d'être marin qui s'empara du romancier vers sa quinzième année trahit l'influence qu'eurent les livres de prix sur les décisions majeures de sa vie et, finalement, sur sa vocation littéraire.

L'un d'eux, *La Roche aux mouettes*, mérite toute notre attention. Ce roman de Jules Sandeau est en effet l'un des trois livres apportés par Frantz à l'école de Sainte-Agathe. On pressent aussitôt l'importance particulière pour Fournier d'une œuvre citée dans la sienne, de préférence à d'autres. De fait, son contenu éclaire semblable choix⁹⁸. L'histoire retrace les aventures d'un jeune garçon envoyé en convalescence sur la côte bretonne et qui, pris par l'amour de la mer, décide de devenir marin. Aussi part-il à Brest, comme l'écrivain: «Marc passa ses examens, fut admis au *Borda*, en sortit deux années après.»⁹⁹ Nous pouvons imaginer la réceptivité de Fournier aux paroles adressées à la famille de Marc par le directeur de son collège: «J'ai constaté qu'il n'y a pas de fils plus tendres, plus aimables que nos jeunes marins. Quant à la carrière en elle-même, je n'en vois point qui ait plus de grandeur; c'est déjà l'indice certain d'une nature peu commune que de se sentir emporté vers elle...» Une pensée console les parents du jeune homme une fois restés seuls: «Ils se disent avec orgueil que leur fils a préféré aux jouissances d'une vie facile, la gloire et les travaux d'une vie aventureuse, qu'il sert déjà son pays, qu'il est appelé à le servir un jour avec honneur, et qu'enfin (...) il ne sera jamais le dernier au devoir et au dévouement.»¹⁰⁰

mentateurs d'Alain-Fournier insistent, avec des battements de cils et des mines pâmées, sur l'originalité de ce romancier de vingt-sept ans» alors que, selon Lebois, *La Disparition du grand Krauze* aurait fourni à l'écrivain «l'essentiel de ce qu'il y a de meilleur dans *Le Grand Meaulnes*: les cent cinquante premières pages.» «On trouve [dans le roman de Girardin] des considérations qu'Alain-Fournier dut méditer, car c'est déjà, balbutié, l'essentiel de son enseignement moral, de ce que [les critiques] appellent, d'une voix onctueuse comme une mayonnaise, son «message»» (*Quo Vadis*, 1956, n° 89-91, pp. 47-56).

(96) ALAIN RIVIÈRE, «Les parallèles du *Grand*

Meaulnes», AJRAF, n° 12/13, p. 38.

(97) *Création et Destinée*, Paris, Seuil, 1973, t. 1, p. 236.

(98) Précisons qu'il en va de même pour tous les autres livres d'enfance cités par le romancier dans son œuvre. Voir à ce sujet notre étude *Imaginaire et lecture chez Alain-Fournier*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang, 2003, Préface de Michel Autrand. Prix de la critique 2004 décerné par l'Institut International Charles Perrault (adresse internet de l'éditeur www.peterlang.net).

(99) *La Roche aux mouettes*, Paris, Hetzel, 1870, p. 307.

(100) *Ibid.*, pp. 305-308.

Ces lignes sur lesquelles s'achève le récit sont suivies d'une date, «31 mars 1870», qui explique leur caractère patriotique. Ajoutées à tant d'autres porteuses du même message dans les manuels scolaires¹⁰¹, elles purent contribuer à former la conscience civique de Fournier qui lui non plus, aux jours noirs de septembre 1914, ne fut pas «le dernier au devoir et au dévouement.» C'est ce que confirme Isabelle Rivière en évoquant l'influence morale exercée sur elle et son frère par *Les Braves gens*¹⁰², l'un de leur livre d'enfance préféré.

On doute encore moins de l'incidence profonde des lectures de Fournier sur sa décision d'intégrer l'École Navale à Brest lorsque dans le volume du *Petit Français illustré* compulsé des années durant avec sa sœur, parmi les péripéties de la famille Fenouillard, une question d'étymologie et un épisode de *Willie, l'écolier anglais*, on découvre les chapitres d'un long article: «Les grandes villes de France: Brest».

La cité bretonne s'y trouve décrite sous ses multiples aspects: la rade qui «pourrait contenir toutes les forces navales de l'Europe rassemblées», le château aux cinq tours pleines de légendes, l'humidité continue de la ville qui rend la végétation «luxuriante et fraîche comme celle de l'Angleterre»¹⁰³, la rue de Siam, le Cours Dajot, le pont tournant et les vaisseaux de la rade représentés sur de belles gravures dont l'atmosphère mystérieuse à souhait donne à rêver. Et comme dans *La Roche aux mouettes*, il est à plusieurs reprises question du Borda:

De la terrasse du Cours – lit-on par exemple – on a une merveilleuse vue sur la rade et l'entrée de la rivière de Landerneau.

Quand on regarde du côté du goulet, l'attention est tout de suite attirée par trois grands vaisseaux à l'ancre, dressant fièrement leurs hautes mâtures au-dessus de leurs vastes flancs.

Celui du milieu est le *Borda*, école navale; les deux autres sont l'*Austerlitz*, école des mousses, et la *Bretagne*, école des novices. Chacun a comme annexe de petits navires à voiles qui servent aux exercices de manœuvres. (...) Le *Bougainville* et le *Janus* servent aux exercices des élèves du Borda: plusieurs fois par semaine ces bâtiments louvoient en rade de Brest, partant le matin et revenant le soir.¹⁰⁴

(101) Par exemple le volume de Messieurs Larive et Fleury, *Dictées de première année. Cours moyen pour enfants de neuf à onze ans*, alors en usage à l'école primaire. On est frappé à la lecture de ce manuel, publié entre la guerre de 1870 et celle de 1914, par l'abondance des textes destinés à développer chez l'élève sentiment patriotique et esprit de revanche. Tel cet «Amour de la Patrie» (p. 18) de L. Halévy: «Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines / Je veux le réserver à la Patrie en pleurs / Plus belle dans l'orage, et plus chère en ses peines / Qu'un sol de liberté, de soleil et de fleurs.» Nous trouvons ensuite: «Le Peuple français», «Le Drapeau», «Intrepidité du soldat», «Ce qu'est la Patrie», «Morts pour la Patrie», «La Patrie», «Le retour dans la Patrie», «Alsace-Lorraine», «Le soldat», «Le service militaire»... Dans «L'Orphelin» (le père est mort au combat), l'enfant résume l'objectif idéologique de l'ouvrage lorsqu'il déclare: «On apprend tout dans un livre, à bien mourir, à bien vivre» (p. 57). Chaque texte délivre le même message, comme le montre bien celui intitulé «Nécessité de la gymnastique» où nous lisons: «Mes enfants, déjà le patriotisme impose des devoirs à chacun de vous. Vous devez vous accoutumer de

bonne heure à l'idée d'être un jour soldats. Bien pénétrés de cette idée que vous devez offrir à votre patrie de vigoureux défenseurs, vous devez fortifier votre corps par des exercices répétés. Vous y trouverez d'abord l'avantage de rendre votre santé plus robuste. De plus, quand il s'agira pour vous d'apprendre au régiment le métier des armes, vous ferez des progrès rapides» (Paris, Armand Colin, 1886, p. 54).

(102) «*Les Braves gens* de Jules Girardin, livre tant chéri, (...) d'où nous sortons pétris d'amour et de bonnes résolutions: ne plus taquiner Isabelle, ne plus pleurer «si bêtement que ça», servir plus tard notre Patrie» (*Images d'Alain-Fournier*, p. 47). Jean, le héros du roman, part en effet à la guerre de 1870 et passe longtemps pour mort avant d'être retrouvé, grièvement blessé, dans un hôpital.

(103) «Le Petit Français illustré», n° 158, p. 165.

(104) «Le Petit Français illustré», n° 159, 12/03/1892, p. 176. Précisons qu'un article d'un volume plus ancien, «Une visite à bord de la *Bretagne*», évoquait déjà Brest et le Borda à travers le récit enthousiaste fait par un collégien décidé à «envoyer bien loin le grec et le latin pour endosser la vareuse du marin» (05 avril 1890, p. 165).

Ce n'est probablement pas un hasard si dès son arrivée à Brest, Fournier rédigea à l'intention de ses parents une description de son nouvel univers qui fait écho de manière frappante aux lignes du *Petit Français illustré* citées plus haut:

Nous avons suivi dimanche dernier toute la côte sur quatre ou cinq km. J'ai pu admirer (?) *Le Borda*, à mon aise; c'est un vieux bateau noir et blanc à trois ponts, tout près de *La Bretagne*, à deux ponts celui-là, qui ressemble absolument au *Borda*. De temps en temps nous venaient des lambeaux de valse; il y avait un bal à bord d'un bateau de l'Escadre; plus loin nous avons vu une annexe du *Borda*, un vaisseau à voile, qui, nous l'avons bien distingué, avait à la barre un bordache, un fisto comme l'appellent réglementairement les nouveaux. Il a exécuté une série de fausses manœuvres qui ont dû lui valoir une forte semonce.¹⁰⁵

On ne sait si Fournier eut conscience en traçant ces mots de presque récrire une page du tant aimé *Petit Français illustré*. Mais cette question apparaît finalement secondaire au regard de la constatation qui s'impose: celle qu'en partant à Brest, l'adolescent ne se rapprocha d'une réalité dépeinte dans les livres que pour aussitôt se mettre à la décrire à son tour. De sorte que ce paragraphe pourrait bien nous conserver l'une des premières traces de son désir créateur.

D'autres lettres à sa famille, datant de la même période, rappellent le ton légèrement académique de certaines pages du *Petit Français illustré*, par exemple lorsque Fournier s'essaye à relater l'arrivée d'un transatlantique dans le port de commerce:

Il était venu s'y réfugier et faire provision de charbon. Nous avons pu admirer ce géant tout hérissé de mâts et de cheminées et regarder par les hublots, appuyé qu'il était à un quai du port, les misérables cabines des 3^e classes, contraste frappant avec les luxueux salons de 1^e et de 2^e.¹⁰⁶

Après avoir lu à notre tour l'article sur Brest, comment nous étonnerions-nous encore de ce désir d'entrer à l'École navale? Tout y est prétexte à vanter le mérite et la gloire des officiers de marine, comme le montre ce chapitre où l'évocation d'une rue donne lieu à la description suivante: «Les grands tailleurs arrangent dans un ordre savant, derrière les hautes glaces de leurs vitrines, les brillants uniformes brodés d'or, et l'aspirant contemple avec émotion, à côté de ses aiguillettes, le haut galon aux trois étoiles, qu'il voit luire dans ses rêves à l'horizon lointain»¹⁰⁷. S'éclairent alors la nature et la source des rêves qui sous-tendaient les surprenantes réponses données par l'écrivain aux questions de René Bizet, son condisciple du lycée Voltaire:

«- Qu'est-ce que tu seras plus tard?

- Marin.»

La réponse était pleine d'enchantement mais inimaginable.

«- Tu connais bien la mer?

- Non.

- Alors pourquoi veux-tu naviguer?

- Pour faire des voyages. J'irai au *Borda*, après je serai lieutenant de vaisseau.»¹⁰⁸

Le commentaire donné par Isabelle Rivière au sujet du départ de son frère en Bretagne est aussi très intéressant. Elle rappelle le contexte dans lequel cette décision

(105) *Lettres à sa famille*, Paris, Fayard, 1986, 16/10/1901, p. 27.

(106) *Ibid.*, 27/12/1901, p. 42.

(107) «Le *Petit Français illustré*», n° 159, 12/03/

1892, p. 176.

(108) RENÉ BIZET, *Alain-Fournier au lycée Voltaire*, «L'Ami du lettré», 1924, p. 270.

fut prise – l'exil à Paris loin des siens, la solitude morne d'une pension rue de la Roquette – et interprète ainsi l'élan qui poussa l'adolescent vers d'autres horizons:

À la place du doux paradis de l'enfance, puisqu'il y faut renoncer, ah! cherchons quelque chose de grand, d'exaltant – non plus ce Paris noir où trop de misère, trop d'inquiétantes laideurs ensevelissent la beauté -: la mer, les aventures, Robinson Crusoé, la jungle et la pampa, quelque chose d'héroïque, un autre paradis, plus dangereux mais sans bornes, celui-là même que promettait le premier, où l'âme allait pouvoir enfin déployer ses ailes infinies!¹⁰⁹

Il semble qu'aux premières blessures infligées par la vie, Fournier ait espéré trouver un refuge en se tournant vers l'univers romanesque des livres – cet «autre réel»¹¹⁰ –, non pas, comme il le fit plus tard, en créant lui-même par l'écriture le monde de son rêve afin d'y pouvoir vivre, mais en nourrissant le chimérique espoir, conçu sous l'influence de ses lectures, de le trouver à Brest avec l'air du large. Avoir cherché à atteindre au dehors de lui-même les paradis imaginaires qui ne se trouvent qu'en soi, telle fut, non pas l'erreur, mais la naïveté de Fournier durant sa quinzième année. Il ne resta d'ailleurs pas longtemps sa propre dupe et souhaita, après quelques mois, retourner au «pays». On s'explique alors l'impression reçue par Isabelle lorsque son frère qui s'offrait «à réaliser tous les rêves», les siens et ceux de ses parents, laissa définitivement derrière lui Brest et la mer:

Il vient vers moi sans courir, étrangement grave dans sa grande capote marine au col relevé, étrangement mûri tout à coup, le visage immobile, sans geste, ni voix, comme s'il s'avavançait dans un rêve... Mais je comprends aussitôt que c'est au contraire hors d'un rêve qu'il a résolu de s'échapper...¹¹¹

Hors du rêve stéréotypé de l'aventure certainement, et pour aussitôt repartir en quête, cette fois, de vérité sur le monde et sur soi. Fournier n'abandonna en effet son projet de carrière dans la marine, si intimement lié à ses lectures, que pour le remplacer par celui d'entrer à l'École Normale Supérieure après obtention du baccalauréat de philosophie, projet autorisant, encourageant finalement plus que jamais sa passion la plus ancienne, celle de lire.

On mesure à présent l'importance particulière de romans d'aventures tels que *La Roche aux mouettes* ou *Robinson Crusoé* pour Fournier: c'est qu'ils lui ont donné l'amour de la mer, de cette mer irréelle à laquelle seuls l'encre et le papier confèrent existence dans l'imagination. De la sorte, ces premières lectures se trouvent au point de naissance d'une vocation, non pas maritime, mais littéraire, si l'on considère que désirer naviguer dans la réalité sur la mer onirique des livres équivaut à désirer rejoindre un espace purement poétique, cet *ailleurs* inconnu, merveilleux, attirant, auquel il n'est permis d'aborder que par la création, notamment littéraire, ce dont Fournier s'aperçut vite. Sans doute est-ce dès ce moment où la réalité bretonne déçut son attente, trahissant ainsi le hiatus entre littérature et vie, que le désir de courir le monde se mua chez lui en désir d'écrire son monde intérieur et de parcourir désormais sans trêve pour cela les infinis territoires de l'imaginaire et de la mémoire.

Alain-Fournier est précisément revenu sur ce temps passé au lycée de Brest dans une nouvelle, *Portrait*, où comme l'on pouvait s'y attendre la complexité des rapports entre littérature et vie hante tout le récit: le narrateur, suite au suicide de Davy,

(109) *Images d'Alain-Fournier*, p. 170.

(110) RAINER MARIA RILKE: «Qui le connaît, celui qui détourne sa face/du Réel pour la plonger dans un autre réel/que seules les pages tournées/

interrompent parfois violemment?», «Le lecteur», *Nouveaux Poèmes, Œuvres*, Paris, Seuil, 1972, t. 2, p. 293.

(111) *Ibid.*, p. 182.

un ancien condisciple désespéré de s'être vu éconduire par le père de la jeune fille qu'il aimait, se reproche de l'avoir inconsidérément mené dans le «pays du romanesque»¹¹² le jour où il lui fit lire un long extrait du *Dominique* de Fromentin. Davy au disgracieux visage, si fier d'être devenu officier de marine comme le rêvent souvent les héros des livres¹¹³, est mort pris au piège des identifications romanesques tendu à chaque lecture aux cœurs trop sensibles ou trop avides. Le jeu de miroirs qui consiste pour Fournier à placer *La Roche aux mouettes* entre les mains de Frantz, l'aspirant de marine, n'est pas sans signification. Il laisse deviner chez ce dernier les racines toutes littéraires de sa vocation maritime et, plus généralement, de son désir d'aventures. Ainsi la figure du chimérique Frantz rejoint-elle celle de Davy lui aussi par trop fidèle à l'univers romantique de ses lectures.

«Peut-être les livres n'ont-ils d'influence profonde sur notre vie qu'au cours de l'enfance» écrivait Graham Greene, car «pendant l'enfance, tous les livres sont livres de divination qui nous révèlent l'avenir et, telle la cartomancienne qui voit dans les cartes un long voyage ou la mort par noyade, ils influent sur les événements futurs.» Les lignes qui suivent, tirées de l'expérience de l'écrivain dont on connaît la prédilection pour le genre du roman d'aventures, sont particulièrement précieuses pour nous. Greene, après avoir raconté combien *Les Mines du roi Salomon* de Rider Haggard marquèrent son enfance, explique de quelle façon ce livre

influença sans aucun doute l'avenir. N'eût été cette histoire romanesque d'Allan Quatermain, de Sir Henry Curtis, du capitaine Good, et surtout celle de l'antique sorcière Gagool, aurais-je à dix-neuf ans étudié la liste des postes vacants au ministère des Colonies et failli choisir, pour y faire ma carrière, la Marine nigérienne? Et plus tard, à un âge où vraiment j'aurais dû être plus sage, l'étrange fixation africaine persistait. (...) Ne fut-ce pas l'incurable fascination de Gagool (...) qui me poussa toute l'année 1942, à travailler dans un petit bureau sans aération, à Freetown, Sierra Leone? (...) Les livres sont toujours là (...), et voici qu'à leur tour nos enfants prennent leur avenir sur les étagères et tournent les pages.¹¹⁴

Qui ne voit que chez Fournier la fascination pour l'Angleterre, comme celle de Greene pour l'Afrique, est née dans le grenier d'Épineuil où tant de romans le conduisaient par magie outre-Manche? Que nous retrouvions *David Copperfield*, *Robinson Crusé*, *Le Chancellor*, *La Teppe aux merles* ou, dans la collection du *Petit Français illustré*: *Le voleur d'Édith*, *Aventures d'une écolière anglaise*, *Le singe de l'oncle Sam*, *Histoire de deux enfants de Londres*, *Willie, l'écolier anglais*, l'Angleterre, comme la mer, surgit presque toujours à l'horizon des aventures. Londres revient tout particulièrement, véritable capitale de l'imaginaire à propos de laquelle David Copperfield écrit:

Je n'ai pas besoin de raconter ici quel lieu prodigieux me parut Londres lorsque je l'aperçus dans le lointain, ni comment je m'imaginai que les aventures de mes héros favoris s'y passaient et s'y répétaient constamment, ni comment je me figurai vaguement que cet endroit était rempli de plus de merveilles (...) que toutes les cités de la terre.¹¹⁵

(112) «Portraits», *Miracles*, p. 152.

(113) David Copperfield par exemple, qui écrit après que sa tante lui ait demandé quel métier il aimerait exercer: «Je crois que si, m'étant subitement découvert des aptitudes dans l'art de la navigation, j'avais pu prendre le commandement d'une expédition lointaine et faire autour du monde

un triomphal voyage de découvertes, je me serais trouvé tout à fait à mon aise» (*David Copperfield*, Paris, Le livre de poche, 1969, t. 1, p. 332).

(114) «Roman», n° 22, mars 1988, *L'Aventure*, pp. 15-16, «L'Enfance perdue».

(115) *David Copperfield*, Paris, Le livre de poche, 1969, t. 1, p. 99.

Comment celui qui des années durant n'avait cessé de relire l'œuvre de Dickens ne se serait-il pas senti attiré par «ce royaume des enfants qu'est le Royaume-Uni»¹¹⁶, au point de partir travailler dans une *factory* londonienne tout un été, à dix-huit ans, entreprise peu banale en 1905? De sorte que ce voyage d'abord commencé «avec les yeux de Dickens»¹¹⁷, comme Fournier le nota lucidement, fut pour lui dès le premier instant tout autre chose qu'un périple seulement motivé par le plaisir de découvrir une terre inconnue, il fut aussi voyage dans un monde ancien – monde d'émotions, d'images, de souvenirs, porté de longue date en lui –, voyage vers l'enfance et finalement, voyage à l'intérieur de soi.

C'est en effet pendant son séjour hors de France qu'il découvrit la nostalgie du passé et s'essaya pour la première fois à raconter son enfance dans de longues lettres à Jacques Rivière, capitales pour qui s'intéresse à la formation de l'écrivain puisqu'«on y saisit avec une netteté exceptionnelle comment une vie, prenant conscience d'elle-même, libère tout à coup une force spirituelle nouvelle. (...) Dans les *Lettres d'Angleterre*, on assiste à la naissance de la littérature»¹¹⁸.

À cela, ajoutons que le départ d'Henri Fournier à Londres nous en rappelle irrésistiblement un autre: celui d'autrefois à Brest. Même séparation complète d'avec les siens, même exil volontaire, même désir d'aller rejoindre dans la réalité un espace poétique – la mer, l'Angleterre – aimé dans les romans d'aventures de l'enfance. Ces deux départs effectifs vers l'Ailleurs onirique des livres présentent tant de ressemblances qu'il paraît difficile de ne pas conclure que Fournier poursuivait dans les deux cas, de plus en plus consciemment, un même but, celui de se rendre capable d'écrire. Il est frappant de constater que tout comme dans les premières lettres de Brest où Fournier s'essayait à décrire une scène (*Le Borda* et *La Bretagne* amarrés dans la rade) jadis lue et relue dans *Le Petit Français illustré*, le séjour à Londres déclencha la rédaction de lettres-fleuve à juste titre qualifiées de «première œuvre»¹¹⁹ par Claudie Husson. Comme si le futur romancier n'était chaque fois parti que pour mieux provoquer en lui l'émergence de l'écriture.

On peut admirer la façon dont Fournier qui très tôt, sans même oser se l'avouer, désira devenir écrivain, agit conformément à l'intuition que la réalisation d'un tel désir dépendait en premier lieu de l'acquisition d'une expérience vécue et de la capacité à aller au bout de soi. L'auteur du *Grand Meaulnes* chercha-t-il jamais à s'ajouter autre chose en se plaçant de son plein gré, à Brest et à Londres, dans une situation certes exaltante mais difficile à vivre? La question reste posée, mais il nous semble qu'en mettant ses pas dans ceux du héros de *La Roche aux mouettes* puis dans ceux de Dickens, Fournier recherchait beaucoup la confirmation de sa propre vocation. C'est justement parce que ses lectures d'enfance suscitérent l'élan qui le poussa à partir, c'est-à-dire à se soumettre par deux fois à l'épreuve du dépaysement et de l'isolement, conditions nécessaires à une découverte de soi qui fut aussi pour lui découverte de ses dons d'écrivain, qu'elles peuvent être tenues pour «responsables du *Grand Meaulnes*»¹²⁰.

(116) ALAIN-FOURNIER, *Chroniques et Critiques*, Paris, Le Cherche-Midi, 1991, 19/01/1911, p. 139.

(117) *Correspondance Fournier-Rivière*, t. 1, 09/07/1905, p. 59. Quelques jours plus tôt, Fournier racontant à Isabelle sa traversée vers Newhaven lui écrit de Londres: «Je commence à sentir l'Angleterre à ma façon: cela consiste à la voir (...) à travers ce que j'ai lu sur l'Angleterre et en particulier *Da-*

vid Copperfield» (*Lettres à sa famille*, 03/07/1905, p. 103).

(118) CLAUDIE HUSSON, *Alain-Fournier et la naissance du récit*, Paris, PUF, 1990, p. 70.

(119) *Ibid.*, p. 71.

(120) CHRISTIAN DEDÉYAN, *Alain-Fournier et la réalité secrète*, Paris, Sedes, 1967, p. 14.

Que l'enfance, avec ses lectures et ses rêves fabuleux, irriguât de façon décisive toute l'existence, tant les ressources de la créativité que les choix de vie qui constituent un destin, Rilke le savait bien. Par sa vie et son œuvre que marquèrent profondément les lectures de jeunesse, Alain-Fournier nous semble donner raison, avec une force singulière, à cet inépuisable vers des *Élégies de Duino*: «Ne croyez pas que le Destin soit plus que la densité de l'Enfance»¹²¹.

C'est à nous qu'il appartient de ne pas l'oublier.

SYLVIE SAUVAGE

(121) RAINER MARIA RILKE, *Œuvres*, Paris, Seuil, 1972, t. 2, p. 333.